



Les Cahiers d'Outre-Mer

Revue de géographie de Bordeaux

243 | 2008

Café et politiques

De l'ordre du café...

Bernard Charlery de la Masselière



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/com/5294>

ISSN : 1961-8603

Éditeur

Presses universitaires de Bordeaux

Édition imprimée

Date de publication : 1 juillet 2008

Pagination : 235-242

ISBN : 978-2-86781-467-9

ISSN : 0373-5834

Référence électronique

Bernard Charlery de la Masselière, « De l'ordre du café... », *Les Cahiers d'Outre-Mer* [En ligne], 243 | 2008, mis en ligne le 01 juillet 2011, consulté le 21 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/com/5294>

Ce document a été généré automatiquement le 21 avril 2019.

© Tous droits réservés

De l'ordre du café...

Bernard Charlery de la Masselière

- 1 Ce numéro des *Cahiers d'Outre-mer* vient en complément du numéro 180 de la revue *Études rurales* (2008) sur « Cafés et caféiers : singularités et universalité d'une production mondialisée », et veut mettre un point de suspension au projet entrepris depuis bientôt vingt ans par le groupe MOCA (Montagnes et Cafés) et dont l'objectif initial était, après la suppression de l'accord de l'Organisation Internationale du Café (OIC) en juillet 1989, d'analyser la façon dont les producteurs réagissaient à la libéralisation des filières, au caractère erratique de l'évolution des cours mondiaux et globalement à une crise profonde des systèmes de production et des systèmes d'encadrement. Cette crise n'est pas la première qu'ait connue le monde du café mais son extrême gravité a marqué durablement le secteur de la production familiale et ses conséquences structurelles sur le long terme restent encore largement à évaluer. Certes les situations sont très contrastées, d'un continent à l'autre en particulier, et sans doute la crise n'a fait que les accentuer : ainsi d'un côté, en Amérique latine comme le souligne ici Jean-Christian Tulet, la crise « n'a pas provoqué de situation réellement nouvelle », alors que, d'un autre, l'Afrique, il semble bien qu'elle marque la fin des modèles colonial et néocolonial de développement.
- 2 Cette introduction s'intitule « De l'ordre du café... » et il faut prendre cette expression dans toute sa polysémie. Le café par la filière, la *coffee fraternity* comme disent les Anglophones, rassemble en même temps qu'il trie et sépare ; il définit une façon d'être ensemble, un certain « ordre » des choses où chaque chose a précisément sa place. L'ordre se fait d'abord « organisation », posant les individus, les agrégats et les institutions les uns par rapport aux autres, composant ainsi les éléments d'un ensemble et les affectant dans des lieux appropriés. L'ordre c'est aussi l'exercice de l'autorité, la ou les hiérarchies institutionnalisées qui coordonnent et contraignent ces différents éléments : le café met en selle et en scène le pouvoir et le fait circuler. « De l'ordre de... » témoigne enfin d'une certaine relativité, à partir de laquelle on peut interroger le rôle déterminant ou non que peut jouer un produit agricole dans la structuration de la société. À la suite du colloque organisé à Toulouse sur *Un produit, une filière, un territoire*, j'écrivais que :
« La persistance d'un produit agricole dans le temps ne relève pas d'abord de l'existence du marché mais bien de son ancrage symbolique dans la culture des

sociétés dont il a scellé à un moment donné le destin et construit l'identité. »
(Charlery de La Masselière, éd., 2004, p. 11)

- 3 « Cet ordre des choses » nous renverrait par exemple aux trois ordres par lesquels Georges Duby identifiait l'imaginaire du féodalisme, bien que cela puisse « à juste titre » paraître abusif. Et pourtant, en conservant la relativité nécessaire, et sans qu'il existe une séparation des attributions aussi nette que dans la société féodale, on peut identifier entre le planteur ou le paysan, le marchand et le politique un jeu de rôles qui dépasse la simple fonctionnalité. On le constate en particulier quand « le territoire s'effa[çant] et le produit tomb[ant] en desherence, ils gagnent dans l'imaginaire des contours plus nets et une fonction sociale plus accentuée... » (charlery de la masseliere, ed., 2004, p. 11)
- 4 Certes ces « ordres » ne renvoient pas à une réalité immanente qui leur donnerait sens, mais on peut trouver dans « la main invisible » du marché au moins un alibi qui les justifie, concrètement et symboliquement. On rappellera également que l'« ordination » conférerait à celui qui la recevait un statut spécifique sans référence directe à son statut social initial. On peut lier cela à la remarque de Jean-Christian Tulet sur le statut de planteur et le sentiment qu'il donne d'appartenir à une communauté particulière, voire à une sorte d'aristocratie supranationale.
- 5 J'ai été récemment interpellé sur l'usage de la notion de « société du café » que, dès le premier ouvrage publié dans le cadre du programme MOCA (Tulet J.-Ch., Charlery B., Bart Fr. et Pilleboue J., 1994), nous avons anticipée en traquant la globalité d'un système-café, à l'interférence de trois échelles géographiques : locale, nationale et mondiale. Je comprends bien que cette notion interroge l'unité du social, mais est-ce ici l'objet ? Le café aurait-il le pouvoir d'emporter dans l'historicité propre de sa filière l'ensemble des structures économiques et sociales, les formes de pouvoir et les trajectoires techniques pour les soumettre sinon à un même type de transformation du moins à des transformations concomitantes ? Dans l'absolu, certes non ! La société dans sa totalité n'est pas réductible au café, ni d'ailleurs l'espace ou le territoire.
- 6 Récemment, sur le site internet des « cafés géo » (www.cafe-geo.net/article.php3?id_article=588, *Les lettres de Cassandre* n° 11), Pierre Gentelle concluait un article portant sur la modernité chinoise par cette exclamation :
- 7 « Ah ! Qu'elle était douce au géographe la Chine de la civilisation du riz et de l'ordre confucéen des champs ! », bironisant ainsi sur l'idéologie ruralisante qui entacherait le sérieux de la notion, notion qu'on a attribuée à Pierre Gourou alors que celui-ci a parlé de *Riz et civilisation* ce qui décale le propos hors du déterminisme et du risque d'archaïsme.
- 8 Faut-il alors, pour ce qui nous concerne, plutôt parler de « Café et société » ? Ce serait évidemment plus neutre, plus anodin. On récidivera pourtant en insistant sur l'idée de « sociétés du café ». La sociologie semble considérer la typologie des sociétés comme un piège, sans doute parce qu'elle reste marquée par un évolutionnisme contestable et contesté. Ici, il ne s'agit pas de hiérarchies mais de regroupements à partir de critères pertinents : le café (entendu comme système) est un critère que l'on juge « de premier ordre », à partir duquel il paraît possible de rendre compte à un moment donné d'une configuration particulière qu'on qualifiera de sociogéographique, donnant corps à l'idée plus abstraite d'unité du social. J'insisterai sur cette idée de « moment » que j'ai déjà eu l'occasion de mettre en avant pour marquer l'historicité du phénomène en tenant compte à la fois de la dimension temporelle (une durée) du mot et de sa dimension physique (un rapport de forces qui détermine une configuration particulière qu'on peut interpréter

comme un équilibre dynamique de tensions). La société n'est donc pas « du café » dans son essence ou dans son origine mais dans son histoire et ses conflits, et le terme n'a pas prétention à épuiser la nature du social. Si l'on ancre l'analyse au cœur de la production, et de la petite production qui, hors du Brésil, est largement majoritaire, il faut alors parler de sociétés « paysannes » du café, le pluriel témoignant de la diversité des situations et du caractère somme toute aléatoire qui unit les deux derniers termes. Mais cela ne doit rien enlever à la force du paradigme : « société du café ».

- 9 La « société paysanne » se définit dans la relation réciproque et dissymétrique établie entre l'État et l'agriculteur à travers la production de café et plus largement d'une culture de rente. Cette notion prend en particulier tout son sens dans le contexte de l'Afrique intertropicale comme le montre le corpus de textes de ce numéro qui porte essentiellement sur cette aire. Mais il s'applique également à l'Amérique latine si l'on suit l'argumentaire développé par Jean-Christian Tulet.
- 10 Quand il est dit que le café construit la société, il est fait référence à une phase de consolidation – voire pour les pays africains de construction – de l'État national, de l'économie et de la société nationales, dans un contexte de modernisation agricole fondée sur le productivisme. La caféiculture a joué un rôle déterminant dans ce processus en favorisant consensus, compromis et cogestion :
 - Par la formation d'un « compromis territorial » entre d'un côté la capacité des petits producteurs à ouvrir des fronts pionniers, à investir le territoire, à le mettre en valeur, et satisfaire ainsi leurs besoins en terre, et, d'un autre, le besoin pour l'État d'asseoir et d'étendre sa légitimité, sa souveraineté sur un territoire nouveau, incontrôlé ou hétérogène.
 - Par la constitution de nouvelles hiérarchies au sein de la société nationale à travers le système d'encadrement et la spécialisation des fonctions au sein de la filière.
 - Par la création de revenus, parfois importants, pour l'État, dont la redistribution sous quelque forme que ce soit, même inégalitaire, a scellé l'unité de la « *coffee fraternity* ».
 - Par la création de nouvelles identités individuelles et collectives comme celle de planteur ou de « *paisa* » et par la redéfinition des rôles et des pouvoirs entre au sein des unités de production et de résidence, entre l'homme et la femme, entre jeunes et vieux.
- 11 Le système café est à conjuguer avec une solidarité qui est d'abord nationale : on sait le poids des collectivités locales, des organismes professionnels, et le rôle décisif du politique ou des politiques, surtout quand elles viennent à défaillir, dans le fonctionnement du système. Peut-on aller jusqu'à parler de « républiques caféières », comme le souligne Jean-Christian Tulet ? Il en donne ici les raisons multiples autour de la défense des prix et de la qualité des produits d'un côté et de l'organisation du pouvoir de l'autre. Alexandre Hatungimana montre par ailleurs comment le café a été au cœur de la compétition des pouvoirs à tous et entre tous les échelons au Burundi. Le café est également le vecteur de l'obéissance et d'un ordre réglementaire strict et rigoureux qui contraint l'agriculteur et fixe son statut de sujet. Mais il est aussi, nous dit Martin Kuété, pour les hautes terres de l'Ouest Cameroun, une conquête sociale, porteur d'une intention démocratique et d'une nouvelle culture politique qui secouent les assises sociales traditionnelles et scellent de nouvelles alliances au sein des syndicats et du mouvement coopératif, même si ceux-ci ont pu être ici comme ailleurs en Afrique plus ou moins intégrés dans le mode de contrôle des populations par le parti et le pouvoir central.
- 12 L'approche en terme de filière témoigne de ce moment particulier de l'histoire des sociétés du café, en particulier en Afrique, en insistant sur la coordination entre les acteurs et sur les modes d'intégration et de contrôle de la production et des producteurs.

Ce système est très efficace parce qu'il prend en compte les environnements non seulement économique mais aussi social et politique de la production ; même quand il s'est appuyé sur une faible rémunération du producteur, ce qui n'a pas été vrai partout, il a permis une réelle prospérité, qui marque toujours la mémoire des petits planteurs.

- 13 Depuis le début des années 1990, on a assisté à la désorganisation de ce système, de façon inégale selon les pays, dans un contexte de crise économique et de baisse des revenus. Plusieurs raisons viennent expliquer ces changements : des problèmes internes liés aux dysfonctionnements enregistrés au sein même de la filière, qui ont limité la capacité d'investissement des planteurs et entravé la redistribution du revenu tiré du café ; liés aussi à l'évolution des relations de pouvoir : excès de dirigisme ou inversement détournement du pouvoir vers d'autres secteurs productifs. Bref dans certains pays c'est l'environnement de la production à tous les niveaux, locaux ou national, qui a été perturbé.
- 14 Des évolutions macro-économiques externes, comme la crise de la régulation du capitalisme par l'État, la montée en puissance des multinationales ont permis l'élimination progressive des mécanismes de contrôle, d'intervention et d'organisation ; des politiques de libéralisation et de privatisation des filières, qu'on trouve à peu près partout mais avec des résistances inégales de la part des institutions nationales ; des producteurs démunis, livrés à eux-mêmes avec leurs propres contradictions et leurs propres impasses ; d'où enfin une concurrence accrue entre les territoires de production.
- 15 Dans un système de plus en plus complexe, marqué par les résistances ou la déprise des appareils d'encadrement, par l'arrivée sur les territoires mêmes de production de nouveaux opérateurs privés, petits ou grands, par un environnement sociopolitique et économique incertain, comment les producteurs ont-ils réagi ? D'un certain côté la crise a fait le tri, entre les caféicultures fragiles et celles plus solides. On a vu un peu partout l'aire caféière se contracter sur les environnements les plus propices à la culture, mais aussi disparaître là où d'autres cultures, maraîchères en particulier, répondaient mieux aux nouvelles structures du marché, à l'accroissement démographique des villes et donc de la demande en vivrier, et à un temps d'incertitude et de recomposition au sein des unités de production. Patrick Mbatarudonne des exemples de ces stratégies de diversification dans la région de Nyeri (Kenya) qui reste pour un temps encore le cœur politique et économique de l'ordre du café. Maxime Tano (Crise cacaoyère et stratégies de survie des producteurs : cas de Bakwé au Sud-ouest ivoirien), à propos du cacao en Côte-d'Ivoire lui fait écho. Hélène Guétat, en plaçant en regard de la situation camerounaise les analyses que Patrick Mbataru a développées dans sa thèse sur le nouveau pouvoir des femmes, montre à quel point la crise bouleverse totalement les rapports au sein de l'exploitation familiale où l'ordre caféier avait institué le contrôle des hommes sur le travail des femmes, et plus symboliquement avait consacré la prééminence de l'homme à tous les échelons de la société.
- 16 Pour l'Afrique, il apparaît aujourd'hui que le caféier plus que toute autre culture de rente a été le vecteur d'un modèle de développement, sinon du modèle du développement lui-même, tant le moment caféier correspond aux années du développement qui ont connu la construction des États nationaux, la modernisation agricole et l'application des politiques keynésiennes. C'est bien, avec la fin de l'ordre caféier, ce modèle qui est fondamentalement remis en cause. Même pour l'Amérique latine, Jean-Christian Tulet estime que

« La période actuelle va voir des recompositions de grande ampleur, avec de nouveaux rapports de force entre pays producteurs : communauté d'affinités certes parmi les planteurs, mais également rivalité toujours très vive entre les différents pays et les différents territoires productifs ».

- 17 La revitalisation du libéralisme économique dans le contexte de la globalisation crée effectivement de nouvelles formes de compétition entre les territoires. Pour le café, cette compétition tend à remobiliser et à exploiter le travail paysan autour de la qualité et de la qualification du produit pour créer le caractère distinctif qui permettra sa valorisation sur le marché mondial, bien souvent au profit des grands opérateurs de la filière, capitalisme oblige ! Jean Pilleboue montre à propos de l'Afrique de l'Est la difficulté de cette appropriation d'une nouvelle culture du café, ici d'abord culture de marché, par le secteur de la production qui dans l'ancien ordre, en avait été exclu. Anand Aithal et Fabrice Pinard en mesurent les enjeux en comparant les conséquences pour le revenu des petits producteurs de deux types de marché qui relèvent de deux moments particuliers de l'histoire du café dans la région : le marché « contrôlé » sans doute en voie de disparition et le marché « ouvert ».

- 18 La difficile mise en scène de la géographie et de l'histoire, ou leur artificialisation dans les arguments de vente des brochures analysées par Jean Pilleboue témoigne de façon paradoxale d'une certaine banalisation du café-caféier dans le champ la production et d'un transfert de ses valeurs symboliques dans le champ de la consommation. Comme je l'écrivais en conclusion de l'introduction au numéro d'*Études rurales* :

« Dans ce contexte, la difficulté pour les producteurs vient du fait que par ailleurs la compétition et la « durabilité » de l'échange sur les cafés de qualité ne jouent pas prioritairement sur les attributs intrinsèques de tel ou tel café, même si ceux-ci restent une condition nécessaire, mais sur des caractères extrinsèques, plus culturels que matériels : un consommateur « achètera » ainsi une bonne conscience « équitable », de l'exotisme prestigieux (cafés du Kilimandjaro), de l'expérience solidaire (cafés de petits producteurs), de la santé (cafés biologiques), etc. » (Charlery de La Masselière, éd., 2004, p. 14)

- 19 En concluant son article, Martin Kuété nous ramène avec une pointe de nostalgie aux premières discussions de cette introduction : « Avec la disparition de l'*arabica* finit une époque, une "civilisation". » Partout où il s'est implanté et en particulier le caféier *arabica* dans les zones de montagnes intertropicales, le café a bien créé un « ordre de grandeur », une mesure à partir de laquelle on a pu interroger la nature de la société et le changement social.

BIBLIOGRAPHIE

Cafés et caféiers : singularités et universalité d'une production mondialisée. *Études rurales*. (École de Hautes Études en Sciences Sociales), Paris, 2008.

CHARLERY DE LA MASSELIÈRE B., éd., 2004 – *Fruits des terroirs, fruits défendus*. Presses Universitaires du Mirail : Toulouse.

GOUROU Pierre, 1984 – *Riz et Civilisation*. Fayard : Paris, 299 p.

TULET J.-Ch., CHARLERY DE LA MASSELIÈRE B., BART Fr. et PILLEBOUE J., 1994 – *Paysanneries du café des hautes terres tropicales*. Karthala : Paris, 368 p.

www.cafe-geo.net/article.php3?id_article=588 : *Les lettres de Cassandra*, n° 11.

AUTEUR

BERNARD CHARLERY DE LA MASSELIÈRE

Professeur, Université Toulouse Le Mirail ; Laboratoire Dynamiques rurales ; mél. :

charlery@univ-tlse2.fr